

Elles aiment trop... Du phénomène d'édition au phénomène de société

Lori Saint-Martin

Number 32, May–June 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20017ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Martin, L. (1988). Elles aiment trop... Du phénomène d'édition au phénomène de société. *Nuit blanche*, (32), 20–23.

Elles aiment trop ...



Family Love de Norman Rockwell



Du phénomène d'édition au phénomène de société

«Deux millions de femmes ont déjà lu ce livre». C'est ainsi qu'on annonce *Ces hommes qui méprisent les femmes...* et les femmes qui les aiment, de Susan Forward et Joan Torres. Il s'agit, on s'en doute, d'un best-seller américain, vite traduit et présenté au public québécois comme une révélation. Plus que jamais, étant donné le succès qu'a connu le livre de Robin Norwood, *Ces femmes qui aiment trop*, nos éditeurs font flèche de ce bois: les livres sur les rapports homme/femme se multiplient. Les intellectuels ont tendance à les regarder de haut, mais l'ampleur même du phénomène (nombre de titres et chiffres de vente) devrait inciter à s'y arrêter.

Ces dernières années, les livres *how-to* prolifèrent, nous suggérant, à nous, les femmes, le remède-miracle, chaque fois différent: aimer un homme plus jeune que soi, apprendre à voir l'homme comme un simple dessert au grand banquet de la vie, etc. Les auteures sont généralement des psychiatres ou des psychothérapeutes qui se réclament, de près ou de loin, du mouvement féministe. Cependant, leurs livres inspirent à la féministe comme à l'intellectuelle une méfiance dont il vaut la peine d'examiner les raisons, et des craintes parfois fondées.

Une certaine envie, aussi, sans doute. Rares, sinon inexistantes, sont les études féministes qui touchent un si vaste public. Ces livres-recettes donnent-ils des nouvelles du féminisme à des femmes impossibles à rejoindre autrement, ou maintiennent-ils le *statu quo* en matière de relations amoureuses? Autrement dit, quels sont leurs rapports au féminisme, et comment présentent-ils les femmes?

Un mot de la forme d'abord

Les premières réserves qu'inspirent ces livres sont d'ordre littéraire: ils sont écrits à la va comme je te pousse et bourrés de redites. Comme la diffusion de la pensée passe encore par le livre dans notre culture, une idée qu'on pourrait développer en un paragraphe ou

deux — ou qui ferait tout au plus la matière d'un article substantiel — doit couvrir deux cents pages. Ainsi s'aminçissent les idées en proportion de l'épaisseur du livre.

Comment parvenir à noircir assez de pages? Dire et redire, répéter, assommer s'il le faut (plus vous répétez votre thèse d'ailleurs, plus elle a de chances d'emporter l'adhésion); et surtout, multiplier les anecdotes destinées à *prouver* le bien-fondé des propos. Le plus souvent, on en dit trop peu pour que les lectrices s'identifient aux personnes présentées, trop pour ne pas ennuyer: «Judy, une séduisante femme de trente-cinq ans, aux cheveux blonds par le soleil, nous a raconté que...».

On se lasse vite de ces études de cas, qui simplifient à outrance des problèmes émotifs complexes. Lecture aride, donc, d'autant que la traduction laisse souvent à désirer: fautes de grammaire, syntaxe tortueuse, tournures et expressions anglaises traduites telles quelles (*prendre pour acquis, faire un bon salaire, la paix me fit grimper les murs*). Alain Stanké n'a même pas jugé bon de mentionner le nom du traducteur ou de la traductrice de *Ces femmes qui aiment trop*.

L'essentiel serait ailleurs

Mais on n'achète évidemment pas de tels livres pour le pur plaisir de lire. Au contraire, ils sont présentés comme ►

des remèdes. Robin Norwood propose, nous dit le prière d'insérer, «un programme de guérison» pour les droguées de l'amour. Il y aurait donc, dans le domaine des relations amoureuses, une véritable épidémie... qu'on exploite pour vendre. Ainsi on affirmera que toute femme «peut se reconnaître au moins un peu» dans le livre de Robin Norwood. Il est bien connu que certains étudiants en médecine se croient atteints de toutes les maladies qu'ils étudient... sans compter qu'il est agréable de se prendre pour une grande amoureuse. Personne ne veut passer pour un cœur sec, une mal-aimante, une anorexique de l'amour; il y a fort à parler qu'un livre intitulé *Ces femmes qui n'aiment pas assez* serait resté sur les tablettes.

Mais que dit-on au juste? Que les femmes sont des «intoxiquées», prêtes à n'importe quoi pour être aimées. Que les hommes se referment et laissent courir, ne désirant rien tant que de se blinder.

Les femmes qui «aiment trop» de Robin Norwood craignent l'intimité; désirant se montrer fortes et capables de tout, elles choisissent — inconsciemment, bien sûr — des hommes instables, alcooliques, chômeurs chroniques, ou tout simplement froids et distants, qu'elles se promettent de transformer grâce au pouvoir magique de leur amour. Pour elles, aimer est une véritable maladie, et elle veulent qu'il en soit ainsi, convaincues que la grandeur de leur sentiment se mesure à l'intensité de leur souffrance.

L'analyse de Susan Forward porte d'abord sur les «misogynes». Tout en disant aimer leur compagne, beaucoup d'hommes s'acharnent à la démolir: ils lui font des crises pour un oui ou pour un non, l'humilient devant des tiers, bref lui font perdre toute confiance en elle. Pourquoi? Terrifiés à l'idée de dépendre d'une femme, ils diminuent leur partenaire, dans l'espoir de la dominer. L'épouse ou l'amante d'un tel misogyne en vient à se croire responsable de tous les problèmes du couple et s'estime chanceuse de ne pas perdre son partenaire, aussi imparfait soit-il. Ainsi, la relation amoureuse signifie domination et brutalité pour l'homme, dépendance et douleur pour la femme.

La thèse défendue par Steven Naifeh et Gregory White Smith dans *Ces hommes qui ne communiquent pas* n'est pas tout à fait inédite: les hommes n'expriment pas leurs sentiments parce qu'ils ont peur de se montrer vulnérables; leur modèle est le cow-boy fort et taciturne, mais ils peuvent, avec l'aide de la femme, apprendre à parler d'autre chose que de hockey ou de politique.



Voilà l'aspect le plus troublant de toute cette littérature: la femme y est perçue comme la reine des sentiments, la grande responsable de l'évolution des relations amoureuses. Robin Norwood et Susan Forward déclarent toutes deux qu'il ne sert à rien de vouloir changer l'homme, qu'il faut se transformer soi-même pour être heureuse. Très bien, chacun-e doit prendre sa vie en main. Mais voilà que Steven Naifeh et Gregory White Smith affirment que l'homme incapable d'intimité ne peut «se guérir» lui-même: il lui faut le secours d'une femme aimante et compréhensive, qui doit le soutenir, le cajoler, l'encourager par exemple à consulter un thérapeute; qui plus est, pour rassurer son homme, elle devra même prétendre que c'est elle qui est malade!

Rien pour les rendre responsables

Tout cela a pour effet de perpétuer l'idée que le couple est un problème de femme, tout comme la contraception,

le ménage et l'éducation des enfants. Car les recettes, même pour traiter les hommes, s'adressent au deuxième sexe; eux ne s'inquiètent pas d'être misogynes, ni même de ne pas communiquer avec leur partenaire. On pourrait même dire que c'est là le véritable problème des couples et que les livres qui disent s'y attaquer ne font rien pour le résoudre, bien au contraire. Tant qu'on croit qu'il revient à la femme de transformer le couple, les hommes s'en laveront les mains. Quel est le livre sur les sentiments dont on pourrait affirmer que deux millions d'hommes l'ont lu?

À propos de la description de l'enfance, même malaise. Trop souvent, on fait des mères les principales responsables des troubles psychiques chez l'enfant. Steven Naifeh et Gregory White Smith reprochent aux pères d'être froids et autoritaires, mais attribuent aux mères les plus grands torts, coupables qu'elles sont de se préoccuper de leur mari, de leur travail ou pis, d'elles-mêmes, aux dépens de l'enfant. Susan Forward dit un mot des pères violents ou trop passifs, mais affirme que les «comportements maternels



Pascal Lamorinière

sont à l'origine directe de la misogynie». Décidément, les absents ont toujours raison.

Un message qui a ses bons côtés

Tout n'est pas mauvais cependant dans les essais recensés: ils se réclament d'un certain féminisme — au moins ceux qui sont écrits par des femmes — et se donnent pour but d'améliorer les conditions de vie des femmes. (Naifeh et Smith évoqueront eux avec émotion le mouvement de libération de l'homme.) Le féminisme des auteurs est tout à fait américain: simple, pragmatique, branché sur l'action. Elles partent du principe que chaque être humain, homme ou femme, mérite le respect et doit faire en sorte de l'obtenir.

Les psychothérapeutes sont d'ailleurs bien placés pour constater les troubles émotifs dont souffrent les femmes: manque de confiance aigu, sentiment de culpabilité, incapacité d'exprimer la colère, tendance à se croire responsables du bonheur de tous ceux qui les entourent. Dès l'enfance,

les femmes sont conditionnées à s'occuper de tout le monde, sauf d'elles-mêmes et ne croient jamais en faire assez pour mériter véritablement l'amour. Robin Norwood et Susan Forward voudraient leur enseigner un «égoïsme salutaire», qui leur permettrait de penser aussi à elles. Rien de plus triste, croient-elles, qu'une femme qui a besoin de «donner et de donner encore, alors qu'il y a déjà tant de vide en elle».

Le mot-clé: l'autonomie. «Il ne faut compter pour son bonheur sur personne d'autre que soi-même», répètent les auteures. À défaut de pouvoir changer l'autre, il faut se transformer soi-même, se guérir du besoin de gagner à tout prix l'approbation de l'homme aimé. Loin de croire à une «nature féminine», les auteures font état du conditionnement qui encourage la dépendance chez les femmes et la misogynie chez les hommes. La littérature classique et populaire, le cinéma, les chansons, les magazines, la pornographie enseignent à leur manière que la femme est une victime-née et qu'il lui faut «à tout prix s'attacher à un homme, même s'il lui faut abdiquer toute dignité et tout respect d'elle-même». La «pénurie d'amours adultes et de liaisons saines dans les médias» accroît le prestige de l'amour-maladie. La violence faite aux femmes, et surtout «ce crime atroce qu'est l'inceste», compromet leur capacité de se voir comme des êtres dignes d'amour (signalons que Susan Forward a fondé une clinique pour les femmes victimes d'agressions sexuelles).

Comment s'en sortir?

Les auteures ne s'embarrassent pas de théorie dans leurs livres. Aucune abstraction; du concret, du solide, du réel. Elles proposent un programme d'action et des exercices pratiques (qu'on aurait aimé voir développés plus en détail). Robin Norwood conseille aux femmes de consulter une thérapeute plutôt qu'un thérapeute, car, grâce à leurs expériences communes, les femmes peuvent se comprendre et s'entraider. Un appendice montre comment former son propre groupe de soutien. Des textes pratiques, donc, un discours franc et direct qui atteint sa cible: un public de femmes qui ne lisent pas nécessairement beaucoup et qui, le plus souvent, ignorent tout de la bibliographie du féminisme.

Des livres de Robin Norwood et de Susan Forward se dégagent en outre une impression de santé et de profond respect pour les femmes. Grâce à elles deux et à d'autres, le féminisme touche un très vaste public et aide des millions

de femmes à devenir plus autonomes et plus heureuses. Les principes qu'elles énoncent sont banals, en un sens, mais ils peuvent transformer la vie des femmes victimes de la violence physique ou mentale. Impossible d'ailleurs de nier leur pertinence: les lire dans un lieu public vous expose à entendre des témoignages de femmes qui, grâce à leurs auteurs, se sont désintoxiquées ou qui ont quitté leur misogynie. On ne peut leur faire plus bel hommage. Robin Norwood vient d'ailleurs de publier en recueil une partie des lettres qu'elle a reçues de ses lectrices — signe que son livre a touché une corde sensible. De son côté, bien mieux que Simone de Beauvoir, Andrea Dworkin ou Louky Bersianik, Susan Forward a contribué à faire connaître de la masse des femmes le mot *misogynie* et les attitudes à opposer aux misogynes.

Le meilleur côtoie le médiocre

On ne peut pas en dire autant de tous les livres de ce type. Trop souvent, ils manquent de consistance ou transmettent des messages plus que douteux. Pour amener son compagnon à parler, la femme doit être «à la fois indépendante et soumise», affirme-t-on sans sourciller dans *Ces hommes qui ne communiquent pas*. Quitte, j'imagine, à se sentir coupable, encore une fois, de ne pas être à la hauteur. On retrouve donc de tout, dans ces bibles sur les rapports amoureux; comme de tout médicament, il faut en user avec discernement en s'inquiétant des effets secondaires; la consommation de produits périmés risque de provoquer, chez certaines, une forte réaction allergique.

Il y a péril dans la demeure conjugale — la popularité de cette littérature le démontre. Des millions de femmes réfléchissent à leurs rapports avec les hommes, source pour elles de nombreuses frustrations. Si elles réussissent à transformer ces rapports en partie grâce à la réflexion féministe, plus rien ne sera pareil. Il serait bien dommage que les hommes se murent dans leur silence et refusent de tendre la main. ■

Lori Saint-Martin

Robin Norwood, *Ces femmes qui aiment trop, la radioscopie des amours excessives*, traduit de l'américain, Éd. Stanké, 1985, 303 p.
Susan Forward (et Joan Torres), *Ces hommes qui méprisent les femmes... et les femmes qui les aiment*, traduit de l'américain par Joëlle Pépin et Gérard Piloquet, Éd. de l'Homme, 1987, 336 p.
Steven Naifeh et Gregory White Smith, *Ces hommes qui ne communiquent pas*, traduit de l'américain par Marie-Luce Constant, Éd. du jour, 1987, 218 p.